

André Frénaud 1907-1993



Lionel Le Néouanic

Lecture de La Sorcière de Rome à Bussy-le-Grand, 1992.

Il y a dix ans mourait André Frénaud, poète majeur de la littérature française, qui est né et a passé une partie importante de sa vie en Bourgogne, imprégnant son œuvre de nombre de ses paysages. L'association « Depuis toujours déjà », en partenariat avec le CRL Bourgogne, souhaite lui rendre hommage durant l'année 2003 à travers des lectures par des comédiens et des poètes, des actions auprès des lycéens, des expositions, un colloque et la diffusion d'affiches-poèmes.

Jean-Yves Debreuille, président de l'association et professeur de littérature à l'université Lyon II, retrace ici le parcours littéraire et poétique d'André Frénaud.

Mais quel tremblement dans vos voix sera-t-il / demeuré de ma voix qui avait parlé pour vous ?

se demandait André Frénaud dans un de ses poèmes ? C'est bien la question, tant nous ne reconnaissons nos grands poètes que lorsqu'ils nous ont quittés, condamnés à ne plus trouver que dans des livres les messages qu'ils nous ont adressés. Sans doute en sont-ils un peu responsables aussi, tant ils refusent depuis Rimbaud toutes concessions qui pourraient altérer leur liberté. C'est ainsi qu'André Frénaud a proclamé Montceau-les-Mines « ville natale exécrée dès l'enfance », moins à cause du « charbon qui marque jusqu'aux façades » que de l'« ancienne autorité douceuse » de son patronat paternaliste. Pourtant, les paysages d'alentour ont émerveillé le

Petit rêveur qui voulait se perdre peut-être, pour que, toujours enfant, il retrouvât un jour en jouant avec les pierres toute l'émotion tapie.

Il y avait la maison ancienne des grands-parents paternels, pleine d'ordre et de secret, « le réveil divaguant parmi les cloches encore, l'éclat des meubles et le retour doré des pendules », la grosse maison de propriétaires vigneron de la tante paternelle à Saint-Vallerin où « le temps était ouvert et vivace, dormant, perdu comme un liseron », la ferme des grands-parents maternels aux confins du Charolais, au milieu des collines « où le soleil de midi, rond et paisible / tente d'abolir la forme des étendards verts. »

Enfance heureuse, mais « enfance perdue » au fil d'études dans un internat dijonnais, et jeunesse difficile, en révolte contre un père pourtant vénéré, incertaine de ses buts : après une année d'études de philosophie à Dijon, André Frénaud négocie une installation à Paris en échange d'une promesse d'y faire son droit. Il n'y fréquente guère la Faculté, effectuée dans la ville de longues déambulations dont ses poèmes garderont la trace, mène un train de vie

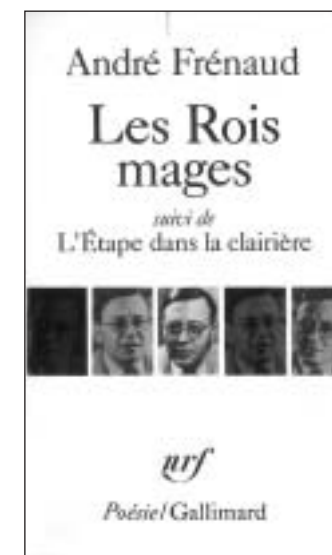
modeste, mais où le vin ne manque pas. En 1930, il obtient un poste de lecteur en Pologne, puis il passe un concours d'entrée au ministère des Travaux publics qui lui permettra de régler une fois pour toutes le côté matériel de son existence. Pendant tout ce temps, il lit énormément et puis, peu à peu, tente d'écrire : c'est ainsi qu'en septembre 1938, il soumet à ses amis un premier poème qui est aussi un bilan, presque désespéré puisqu'il s'intitule « Epitaphe » :

Quand je remettrai mon ardoise au néant un de ces prochains jours, il ne me ricanera pas à la gueule. Mes chiffres ne sont pas faux, ils font un zéro pur.

Certes, « mais je ne puis guérir d'un appel insensé », soupire le Roi mage au terme de sa désillusion. *Les Rois mages*, c'est le titre qu'André Frénaud a choisi pour son premier recueil, en 1943, qui évoque en même temps son retour de captivité, marqué de déception, comme tout retour trop attendu, et un retour mythique qui sans doute lui ressemble, celui du Roi mage qui a été un jour ébloui et qui désormais va devoir vivre avec la morne réalité. Il avait cru aller voir « la joie du monde née dans une maison par ici », mais il est arrivé trop tard, ou il s'est perdu, ou il a rêvé :

« Il n'y avait pas de route, il n'y a pas de lumière / Seul un épi d'or sorti du songe. » Sa déception rencontre celle du prisonnier d'un stalag auquel « le Margrave de Brandebourg a fait trier du sable », qui est « revenu du désert » chargé d'espoir et qui bientôt « retourne au désert ». Ainsi se précise une démarche, sans espoir mais guidée par l'espérance, s'efforçant, acceptant son poids d'humanité, ou tout simplement de vie, parce que les pommiers fleurissent, que les vaches vèlent, que « les seins laineux des blés » palpitent dans les champs.

Ces champs, des paysans les





André et Monique Frénaud à Bussy-le-Grand

ont habités et cultivés, ils étaient « l'homme de l'ancien pacte », sachant « accorder les saisons de la vie aux raisons de la terre », œuvrant sans le savoir à la glorification du monde et à sa propre justification en façonnant le paysage, « dessinateur aveugle à la beauté qu'il trace ». Mais ce temps n'est plus, il faut maintenant s'avancer « contestable comme l'est un homme dans le désordre ». C'est le sens du « Tombeau de mon père » qui figure lui-même dans un recueil au titre significatif, *Il n'y a pas de paradis* (1962). Ce livre affirme les limites de l'entreprise poétique : « le murmure misérable du poème » ne saurait faire entendre « la musique de l'être ». Mais en même temps, il laisse apparaître la possibilité d'une visée indirecte, par la grâce de « lieux d'approche » qui peuvent être des paysages privilégiés ou des hommes dont le « souvenir vivant », « dans un coin inaperçu du cœur me blessera / d'une blessure, comme est la droiture, merveilleuse ». La lueur entrevue sera fugace et fragile : « Passage de la visitation, si l'être y passe quelquefois c'est sans bruit. » Mais il vaut le coup d'interroger dans son espoir certaines situations qui sont apparues comme des instants de promesse. C'est d'abord l'enfance, ce temps merveilleux, disponible et dilapidé et durant lequel « toujours (...) revenait l'impression d'avoir laissé encore échapper l'indispensable qui était pourtant à portée ». Ce sont « les saisons de l'amour », malgré les interrogations : « De toi, de moi, d'où sortait la lumière ? (...) Peut-être, était-ce toi d'où sortait la lumière ? » Ce sont même « les mystères de Paris » et les révoltes de la « peuplade usinière qu'étouffait ce gros ventre usurier », quand elle entrevoit « les cimes encore inaperçues de la joie ». Ainsi s'esquisse

une religion laïque, dont les conduites sont autant de retournements carnavalesques, dont les « sanctuaires » sont des « auberges » et qui vient contrebattre toute impression de nostalgie passéiste. C'est peu à peu un autre lieu que Frénaud va nous proposer d'habiter :

*Où est mon pays ? C'est dans le poème.
Il n'est pas d'autre lieu où je veux reposer.
Tombeau vivifié par le flux des sèves,
ma vie morte y chante à voix toujours fraîche.
Prends-le dans ta voix, tu entendas crier
l'univers qui violemment y construisit un nid
et s'enfuit en tumulte.*

Lieu qui n'est pas un refuge, mais une origine et l'origine d'un « tumulte ». Car la poésie participe de la « violence des contradictions dans l'unité », elle est même le seul langage capable d'exprimer les contradictions dans la plénitude de leur opposition, en les articulant dans un « violent va-et-vient unificateur » qui gouverne André Frénaud dans la constitution de ses recueils. C'est ainsi qu'il s'efforce de mettre ceux-ci en tension, publiant, peu après *Il n'y a pas de paradis*, *La Sainte Face* (1968), livre plus grinçant, faisant plus de part au grotesque qui vient toujours contrebattre la noblesse de nos aspirations. Les désillusions politiques aussi y ont bonne place, devant le « grand parti de Staline et d'Arag' ». Le poète s'éprouve lui-même dans une double posture, dérisoire et sublime :

*gauchement roulant des yeux et des r
dans le charbon d'enfance et dans tous /
les autres*

*se niant lentement, s'élève
un homme porte-lumière*

On atteint l'insoutenable de la contradiction qui ne se présente plus comme le point de bascule où se tenir, mais comme une démangeaison insupportable, rendant tout lieu inhabitable. Il en ressort une intarissable imprécation : contre la femme (« je te hais parce que tu me ressembles »), contre Dieu (qui déclare : « Je t'ai confié l'espérance pour mieux vous tromper »), contre la poésie (« haineusement mon amour, la poésie »), contre soi-même enfin. Et pourtant le poète « s'efforce, je vous affirme qu'il s'efforce ». « La Noce noire », long poème de 140 vers, est l'alliance effervescente des contraires, noce et messe, fête sombre du langage, anti-liturgie, mais liturgie tout de même, activité de l'« homme porte-lumière », même si c'est un soleil noir qu'il brandit. Des larmes au rire, on passe d'ailleurs rapidement : « Je ris aux mots, j'aime quand ça démarre. » Et se manifeste l'étonnement du sens jailli dans une opération presque involontaire, mais qui n'en est pas moins là, familier et étrange à la fois :

*J'en fais le tour après, enorgueilli,
ne me reconnaissant qu'à peine en ce visage
qu'ils m'ont fait voir et qui parfois m'effraie,
car ce n'est pas moi seul qui par eux /
me démange.*

Ce désir de faire le tour conduit André Frénaud à ne pas hésiter devant les longs cheminements de l'écriture. Ces grandes machines où se ressassent l'enthousiasme d'un départ toujours recommencé et son inévitable déception ont même fonction que le miroitement contradictoire des poèmes antagonistes qui cohabitent dans un recueil ou que la tension qui s'établit entre les divers volumes de l'œuvre. On ne s'étonnera pas que l'errance dans les grandes villes et les fêtes mystérieuses qu'y célèbrent les foules en soient les thèmes privilégiés : ainsi du « Silence de Genova », de « Trente ans après, Paris », de « La Noce noire », de l'« Enorme figure de la déesse raison » et surtout de ce qui va en 1973 faire l'objet d'un livre autonome, *La Sorcière de Rome*. « C'est bien d'une vision qu'il s'agit, non d'une chose vue », la Sorcière postulée n'apparaîtra jamais et la ville sera émiétée dans les facettes de ses aspects contradictoires : « Est-ce que croyant interpellé la Rome historique et glorieuse (...), l'auteur ne s'adresserait pas plutôt à une imagination de Rome qui s'est constituée dans sa tête, nourrie de la réalité comme l'est un rêve, sous le nom de Rome encore, non plus Rome mais son contraire, son impossible et véritable accomplissement (...) la patrie désirée, *Roma amor*, depuis toujours perdue et à jamais cherchée, dépassement de l'histoire et avènement de la joie ? », écrit Frénaud dans ses *Gloses à la Sorcière*. Il y a là tentative pour constituer le mythe total, dans une écriture totale, qui conjugue aussi bien le plus haut lyrisme qu'« une subreptice envie de rigoler », le sublime



et le grotesque, les déesses et les rats. Rome est la ville qui enferme en elle le plus d'épaisseur contradictoire, qui depuis sa fondation conjugue la mort et la vie, les ténèbres des mises à sac et les éblouissements des triomphes, l'orgueil des pouvoirs et le grouillement du menu peuple. Comme à Genova, comme à Paris, le spectacle de la rue provoque un fugitif attendrissement, fait rêver d'un monde accordé, unissant le « marbre géant » et le « géranium embaumant », l'« éléphant sous sa colonne » et le « petit enfant joueur ».

Depuis toujours déjà... tout est dit. Tel est le titre du recueil qui a précédé en 1970 et qui finalement sera réuni avec *La Sorcière de Rome*. « Finie l'enfance, la mort avec la vie » : il faut désormais se résoudre à cette cohabitation de celui qui est avec son non-être possible. La mort est installée dans le moi vivant et « une bouffée des morts » remonte toujours avec les « éclats d'enfance ». Il faut bien vivre avec la mort, avec les morts, se constater soi-même comme le lieu de la mort en travail, serrer les dents et sourire par bravade, veiller sans savoir de quelle attente :

*veilleur ou bien tombeau – De moi aussi /
tombeau,*

*ornementé puisqu'il le faut,
d'un sourire agréable sur le revêtement.*

C'est dans ces conditions à un devoir de veille qu'apparaissent procéder les deux derniers recueils : *Haeres* (1982) et *Nul ne s'égare* (1986). La mort de la mère ouvre le premier, en justifiant son titre :

*J'ai nourri le poème avec la vie qui s'écroulait
dès l'origine...*

(...)

*Adieu défunte,
je suis l'héritier de la mort maintenant,
par droit direct, à mon tour j'ai pris l'hoir.*

Le monde n'en reste pas moins offert, avec « le petit va et vient / des mouvements du ciel », il peut toujours y avoir « l'écriture qui se forme / ou le monde qui s'écrit ». Les deux recueils se présentent à d'autres égards comme des livres de promenades plus ou moins lointaines à partir de Bussy-le-Grand où André Frénaud bâtit depuis 1974 « l'idéale maison », un inventaire de ces monuments, de ces lieux ou de ces objets auxquels le poète dédie de « petits monuments verbaux ». Il semble parfois qu'au faite d'une colline, à un moment où « la lumière, au soir, s'affermi[t] », « un bouquet de frênes, / paisible, / prépare son élan vers le sommet, attiré / par l'autre versant, peut-être... » Cet autre versant est-il le lieu de la promesse ou plus probablement, une fois passée l'exaltation du sommet et la gloire du couchant, l'abîme de la nuit ? Au moins aura-t-il, le temps d'un poème, fait signe. La voix du poète, habitée de multiplicités prometteuses ou perverses, orientée selon les moments vers le triomphe ou vers la perte, est



répétitive dans son effort. Elle ne saurait dire, mais elle peut désigner l'indicible en le faisant apparaître comme un manque. C'est ce que Frénaud appelle « construire en marguerite », « alentour du pressenti / œuf d'or, trop éblouissant / pour que jamais / il se puisse voir ». Et au fond de cette voix, il y a l'interrogation permanente sur le contenu de son message et sur la réalité de sa conquête, prenant ainsi sa part de la grande quête humaine et s'émerveillant parfois d'y découvrir une fraternité. Ainsi de cette « Eve d'Autun » poursuivant dans les siècles son rêve de pierre :

*Long corps pensif espacé par les feuilles
sinueux, retenu.*

Paupière grave et le sein glorieux.

La jouissance qui ne s'apaise

*confondue dans l'appel,
dans le regard sans joie*

à jamais fasciné.

Jean-Yves Debreuille ■

L'Année Frénaud

« Depuis toujours déjà », association André Frénaud, célébrera en juin 2003 le dixième anniversaire de la mort du poète. « L'Année Frénaud » sera ouverte par les lycéens bourguignons en janvier et février 2003 : ils sélectionneront un poème d'André Frénaud parmi trente proposés par l'association. A partir de ce choix, des affiches-poèmes seront réalisées puis largement diffusées (dans les lycées, les bibliothèques, mais aussi les théâtres, les musées, les librairies, les abribus, le métro parisien,...). La soirée d'ouverture aura lieu le 27 mars 2003, à la Maison Rhénanie-Palatinat, en présence de Monsieur Jean-Pierre Soisson. Au cours de cette soirée, deux comédiens, Elodie Chanut et Didier Weil, donneront une lecture de textes d'André Frénaud.

Des lectures des poèmes d'André Frénaud seront données dans une dizaine de bibliothèques soit par deux comédiens : Elodie Chanut et Didier Weil (lancement de l'opération dans le cadre des Soirées poétiques du CRL : Dijon le 27 mars, au Théâtre de Villeneuve-sur-Yonne en septembre, dans les bibliothèques de Montceau-les-Mines en octobre, Autun le 12 novembre 2003, Fontaine-lès-Dijon le 15 novembre 2003, Sens au 2^e semestre), soit par des poètes : Gérard Noiret dans les bibliothèques d'Avallon le 21 mars 2003, Riom le 11 octobre 2003, Auxerre dans le cadre de Lire en Fête,... ; Pascal Commère à Mâcon dans le cadre de la Biennale Lamartine. Une journée de formation à l'intention des bibliothécaires de Côte-d'Or, organisée par la BDP 21 et l'association, aura lieu le 3 avril 2003. L'Année Frénaud sera aussi largement visible à Autun où auront lieu deux expositions autour des donations André et Monique Frénaud qui ont été faites à la ville : la première, organisée par la Bibliothèque municipale, se déroulera au théâtre pendant l'été 2003. La deuxième aura lieu au Musée Rolin à l'Automne 2003. Enfin, un colloque international consacré à l'œuvre illustrée d'André Frénaud aura lieu à Autun les 12 et 13 novembre 2003.

Les partenaires de l'Année Frénaud : les Conseils généraux de Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, le Conseil régional de Bourgogne, la DRAC, la Ville d'Autun, l'Université Lyon II, le Rectorat de l'académie de Dijon et le Centre régional du livre de Bourgogne qui apporte son soutien technique.

Contact : Blandine Devers
Tél. : 03 80 68 80 20
Mél : bdevers@freesurf.fr